

---

M A N U S C R I T

---

**LE PIANISTE NU**  
de Matjaž Zupančič  
Traduit du slovène par Primož Vitez

cote : SLO01D421

Date/année d'écriture de la pièce : 2000  
Date/année de traduction de la pièce : 2001

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N   A N T O I N E V I T E Z**  
centre international de la traduction théâtrale

*Matjaz Zupancic*

# LE PIANISTE NU

ou

**Une petite musique de nuit**

*(Comédie noire)*

Traduit du slovène par

***Primoz Vitez***

*Avec la collaboration de Laurent Muhleisen*

## PERSONNAGES

THERESE

YOLANDE

MADAME AMELIE

TANTE

SOEUR

ADAMOVITCH

DEMONGEOT

DUVERGERON

EDDY

## PREMIERE PARTIE

*Deux femmes chez le coiffeur, sous les casques, des magazines en mains.*

YOLANDE. – Oh là là, mais je ne le savais pas.

THERESE. – Tu ne savais pas quoi?

YOLANDE. – Que tu t'étais remariée.

THERESE. – Que je m'étais quoi?

YOLANDE. – Que tu t'étais remariée.

THERESE. – C'est impossible.

YOLANDE. – C'est ce qui est écrit ici.

THERESE. – Fais voir.

YOLANDE. – Tiens.

THERESE. – *(Elle lit dans le magazine.)* Je n'arrive pas à le croire.

YOLANDE. – C'est sans doute pour ça qu'on te l'a mis par écrit.

THERESE. – *(Lisant.)* Tu as raison. *(Inquiète.)* Mais ça change tout.

YOLANDE. – Et en plus, vous avez un chien. Toi qui es à peine capable t'occuper de toi-même.

THERESE. – Je ne sais plus quoi dire.

YOLANDE. – Pauvre animal.

THERESE. – Oui. On l'a sûrement pris pour faire chic. Quelle vie il doit avoir. C'est quoi comme chien?

YOLANDE. – Un dogue espagnol.

THERESE. – Comment?

YOLANDE. – Un dogue espagnol. Tiens regarde, c'est écrit ici.

THERESE. – Connais pas, cette race. On a des enfants?

YOLANDE. – Non. Juste le chien.

THERESE. – *(Nerveuse.)* Tant mieux. Tu as bien fait d'acheter ce magazine. Moi qui n'ai pas la moindre envie de faire à manger aujourd'hui, il va falloir que je parte.

YOLANDE. – Attends, rien ne presse.

THERESE. – Il faut bien que j'aille au supermarché et chez le boucher.

YOLANDE. – Tu ne finis même pas de te sécher les cheveux? A quoi tu lui serviras, ma pauvre, si tu es enrhumée?

THERESE. – (*Se rasseyant.*) J'ai des obligations. Tu te rends compte, s'il rentre du boulot et qu'il n'y a rien à déjeuner?

YOLANDE. – Ou à dîner...

THERESE. – C'est ce que je dis...

YOLANDE. – Et tout ce qui vient après...

THERESE. – Parce que tu crois que...?

YOLANDE. – Non non, je n'ai rien dit.

THERESE. – Mais tu y as pensé.

YOLANDE. – Je pense ce que je veux, d'accord.

THERESE. – Tu ne penses qu'à ça, Yolande. Depuis que je te connais.

YOLANDE. – Ce n'est pas de ma faute si le monde est pourri.

THERESE. – Je ne dis pas le contraire. (*Lisant.*) Et en plus, on ne peut pas dire qu'il soit désert.

YOLANDE. – Ça non.

THERESE. – C'est vrai. (*Lisant.*) Mais regarde-moi ces chiffres. Tu savais que la population chinoise était d'un milliard?... Tu te rends compte, la quantité d'air que ça respire?

YOLANDE. – Oui, j'ai pitié pour nous. (*Lisant.*) Et tous ces pauvres noirs. Mais qu'est-ce qui se passe avec l'Afrique?

THERESE. – Qu'est-ce que tu veux dire?

YOLANDE. – Mais regarde, regarde! Il y en a qui meurent debout. C'est effrayant, non? Je ne comprends pas pourquoi ils ne sont pas tous vaccinés.

THERESE. – Il y en a trop.

YOLANDE. – C'est vrai ... on ne peut pas les vacciner tous.

THERESE. – C'est ça, l'Afrique, tu vois.

YOLANDE. – Oui, c'est ça, la canicule, les maladies...

THERESE. – Eh bien n'empêche qu'il y en a de plus en plus, des Africains.

YOLANDE. – Oui, alors qu'ici, tout le monde avorte. Ou pire.

THERESE. – Tu penses à...

YOLANDE. – Bien sûr. Tu te rappelles?

THERESE. – Mais oui, je me rappelle...

YOLANDE. – Moi aussi...

THERESE. – Des fois, j'imagine tout ce qui a dû lui arriver dans la vie, pour que ça se termine comme ça.

YOLANDE. – Et aujourd'hui il ne peut plus en parler à personne, puisqu'il est mort.

THERESE. – Tu vois, nous n'avons pas passé beaucoup de temps avec lui... mais a priori, nous savions tout à son sujet.

YOLANDE. – Les gens savent toujours tout les uns des autres.

*Silence. Elles feuilletent leurs revues.*

YOLANDE. – Eddy est encore parti aux Etats-Unis.

THERESE. – Ah bon? Quand?

YOLANDE. – La semaine dernière. Maintenant il a l'intention d'aller à Singapour.

THERESE. – Ça ne craint pas un peu, là-bas?

YOLANDE. – Il a juste l'intention d'y aller.

THERESE. – Ça craindrait moins s'il avait l'intention de retourner aux Etats-Unis.

YOLANDE. – Tu veux que je t'avoue une chose? Mais ne la répète à personne.

THERESE. – C'est promis, tant que je ne verrai personne.

YOLANDE. – Quand il était plus jeune, il avait un faible pour les filles noires.

THERESE. – N'importe quoi. Comment le sais-tu?

YOLANDE. – Ça lui a échappé une ou deux fois.

THERESE. – N'importe quoi.

YOLANDE. – Les noirs, c'est pour les noirs, voilà ce que je crois.

THERESE. – Il t'a apporté quelque chose de L.A.?

YOLANDE. – Non, rien de spécial. On économise, pour la maison. Deux trois produits de beauté... Ah oui, il s'est aussi acheté une paire de cravates. Toutes ses cravates étaient devenues trop longues.

THERESE. – Moi je n'aime pas les types qui portent la cravate plus bas que les couilles.

YOLANDE. – Qu'est-ce que c'est que ce langage? Tu n'es pas barmaid.

THERESE. – Tôt ou tard je le deviendrai.

YOLANDE. – Et moi, tu sais ce qui me dérange? Quand ils ont du ventre ... tu sais ... quand ça déborde du pantalon...

THERESE. – Oui, je te comprends.

YOLANDE. – C'est vraiment injuste. Nous sommes obligées de faire du fitness jusqu'à quatre-vingts ans, et les hommes, eux, peuvent se laisser complètement aller. Il suffit qu'ils aient de la personnalité...

THERESE. – Tu veux parler d'Eddy?

YOLANDE. – Lui, à la limite, ça va. Mais les autres, franchement...

THERESE. – Ne le critique pas autant. Tu sais bien qu'il voyage trop.

YOLANDE. – Oui, c'est un être foncièrement inquiet. Il tient ça de son fils.

THERESE. – Ce que je veux dire, c'est qu'on ne se consacre pas assez de temps, les uns aux autres. Quand même, être obligé de lire dans le journal qu'on s'est mariés ... Enfin, il faut bien l'apprendre de quelque part - il y en a de plus mal loties que moi - mais quand même...

YOLANDE. – C'est vrai, ça, merde, ça va faire un moment qu'on s'est pas vus tous ensemble.

THERESE. – Venez prendre un verre à la maison, Eddy et toi.

YOLANDE. – Ça, c'est pas une mauvaise idée... On pourra discuter un peu. Je ne t'ai pas dit qu'on avait un nouveau voisin.

THERESE. – Sans blague.

YOLANDE. – Si, si.

THERESE. – J'ai du mal à la croire. Au-dessus de chez vous?

YOLANDE. – Oui, au dernier étage.

THERESE. – Il a emménagé quand?

YOLANDE. – La semaine dernière, paraît-il ... il a emménagé la semaine dernière.

THERESE. – Je n'étais pas au courant. Mon dieu, si vite après...

YOLANDE. – C'est comme je te le dis...

THERESE. – Et qu'est-ce qu'il fait dans la vie?

YOLANDE. – Il est pianiste.

THERESE. – C'est pas vrai. Lui aussi?

YOLANDE. – Ça n'a rien de surprenant. Au rez-de-chaussée par exemple, chez les Duvergeron, ils sont tous bouchers.

THERESE. – C'est vrai, il faut de tout pour faire un monde.

YOLANDE. – Oui, et d'ailleurs ce serait bien de se voir un peu.

THERESE. – D'accord. Viens avec Eddy, demain soir, et on se fera un drink. *(Lui tendant le magazine.)* On échange?

*La lumière s'éteint.*

*Une grande pièce vide, peinte en blanc. Une porte sur la droite, une fenêtre au fond. Derrière la fenêtre, une lumière comme si elle avait été peinte par Magritte. On ne voit pas le plafond, auquel est suspendue une ampoule électrique nue, salie par la peinture blanche. Au sol, du parquet. Tout dans la chambre semble être légèrement trop grand, même les poignées de portes. Au milieu, un piano droit de couleur bleue.*

*Deux hommes entrent, portant avec peine une armoire.*

DUVERGERON. – On y est?

DEMONGEOT. – On y est.

DUVERGERON. – Où est-ce qu'on la met?

DEMONGEOT. – On va d'abord la poser... Doucement, nom de dieu, tu veux me casser les doigts?

DUVERGERON. – Ça va comme ça, Demongeot?

DEMONGEOT. – Ne me pose pas de questions tant que je ne te réponds pas... Voilà, comme ça...

*Ils se redressent, hors d'haleine.*

DUVERGERON. – Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait? On ne peut pas la laisser à côté de la porte.

DEMONGEOT. – Tu permets que je réfléchisse un peu? Tu permets? Tu ne peux pas t'arrêter un moment? Repose-toi un peu.

DUVERGERON. – Je préfère me reposer après... Qu'est-ce que c'est que ça?

DEMONGEOT. – Un piano.

DUVERGERON. – Il a un piano au milieu de la chambre?

DEMONGEOT. – Toujours la même histoire.

DUVERGERON. – On ne pourrait pas en finir une fois pour toutes?

DEMONGEOT. – Ah, ça ne se passera pas comme ça! Viens, on le pousse dans un coin.

DUVERGERON. – Tu ne m'as pas demandé de me reposer?

DEMONGEOT. – Allez, viens...

*(Ils poussent le piano.)*



DUVERGERON. – C'est quand même beaucoup mieux comme ça. Y a vachement plus d'espace, d'un coup.

DEMONGEOT. – Y en aura d'autres, des meubles, tu peux me croire. *(Il se dirige vers la fenêtre, l'ouvre, regarde dehors.)* J'ai toujours aimé cette vue. Jusqu'ici, personne n'a su l'apprécier.

DUVERGERON. – Ces montagnes, ces vallées, hein ... comme si on était à la campagne.

DEMONGEOT. – En attendant, la vieille architecture paysanne, l'authentique, on en voit de moins en moins.

DUVERGERON. – Eh oui. On a pas mal écrit à ce sujet ces derniers temps.

DEMONGEOT. – Pas assez.

DUVERGERON. – *(Le flattant.)* Il faudrait que toi tu écrives quelque chose, Demongeot. Ça aura sûrement un effet.

DEMONGEOT. – *(Dissimulant mal le plaisir d'avoir reçu un si beau compliment.)* Eh oui, il faudrait trouver le temps d'écrire... Tiens, je sais ce qu'on va faire.

DUVERGERON. – Avec quoi?

DEMONGEOT. – Avec l'armoire ... avec quoi... On va la mettre là où elle était avant.

DUVERGERON. – Voilà ce que j'appelle du bon sens. Ce sera le plus sûr. Elle n'était pas à côté du mur?

DEMONGEOT. – Exactement.

*Ils la déplacent.*

DUVERGERON. – Demongeot...

DEMONGEOT. – Qu'est-ce qu'il y a, Mimile?

DUVERGERON. – Elle est lourde.

DEMONGEOT. – C'est bien, Mimile, c'est bien. Surtout n'arrête pas de me renseigner.

*Ils sont au bout de leur parcours. Au même moment, Adamovitch fait son entrée.*

ADAMOVITCH. – *(Très poli.)* Que faites-vous dans mon appartement, messieurs?

DEMONGEOT. – Comment ça ce qu'on fait?

ADAMOVITCH. – Quelle est cette chose-là?

DUVERGERON. – C'est Monsieur Demongeot.

ADAMOVITCH. – Non, à côté.

DEMONGEOT. – Eh bien, c'est une armoire, nom de dieu.

ADAMOVITCH. – Je n'ai pas commandé d'armoire.

DEMONGEOT. – Mimile, tu entends ça?

DUVERGERON. – Il n'a pas commandé d'armoire.

ADAMOVITCH. – Je veux une chambre complètement vide.

DUVERGERON. – Eh! Demongeot, il veut une chambre complètement vide.

DEMONGEOT. – Ça va, j'ai entendu. Demande-lui un peu qui il est.

ADAMOVITCH. – Je m'appelle Adamovitch. Je viens d'emménager, la semaine dernière... Et mon piano droit, où est-il?

DUVERGERON. – Vous voulez dire le piano, il est là.

ADAMOVITCH. – Je vois bien. Mais qui l'a mis là?

DUVERGERONS. – Ben nous deux.

ADAMOVITCH. – Vous deux. Mais qui êtes-vous?

DEMONGEOT. – Moi, je suis Demongeot, votre voisin. Je m'occupe aussi un peu de l'immeuble. Et lui, c'est Duvergeron, Emile, mon assistant ... Mimile, pour les intimes.

ADAMOVITCH. – Enchanté, Messieurs. J'aimerais maintenant que vous remettiez le piano là où il était.

DEMONGEOT. – Mais depuis toujours, il est dans ce coin-là. Votre prédécesseur l'avait dans ce coin-là. Ça permet de libérer de l'espace pour que la chambre soit plus spacieuse.

ADAMOVITCH. – Je ne comprends pas.

DUVERGERON. – Il vous parle de celui qui habitait ici avant vous.

ADAMOVITCH. – Oui ... et ce monsieur avait également un piano droit?

DUVERGERON. – Mais qu'est-ce qu'il raconte, qu'est-ce que c'est que ce "piano droit"...

DEMONGEOT. – C'est un petit piano qu'on met debout. C'est pour ça qu'il est droit. (*A Adamovitch.*) Il l'avait dans ce même coin.

ADAMOVITCH. – C'est lui-même qui l'avait mis là?

DEMONGEOT. – Mais non, c'est nous.

ADAMOVITCH. – Très bien, mais moi je veux l'avoir au milieu de la pièce. Cela pose un problème?

DEMONGEOT. – Le problème, c'est que nous deux, on est un peu fatigué maintenant. Vous avez une petite idée de combien elle pèse, cette armoire? Essayez un peu!

ADAMOVITCH. – Je comprends bien... mais je ne vous ai pas demandé de l'apporter, je n'ai pas besoin de...